



DIDIER LESTRADE ET GUILLAUME DUSTAN SONT DANS UN BATEAU...

HASARD DU CALENDRIER OU COÏNCIDENCE TROUBLANTE, «THE END», DE DIDIER LESTRADE, ET «DERNIER ROMAN», DE GUILLAUME DUSTAN, PARAISSENT EN MÊME TEMPS. TOUT SÉPARE POURTANT LE FONDATEUR D'ACT UP-PARIS ET DE «TÊTU» ET L'ÉCRIVAIN BRANCHÉ REDEVENU JUGE. INTERVIEW CROISÉE RÉALISÉE PAR MAIL DEPUIS DOUAI POUR DUSTAN ET ALENÇON POUR LESTRADE.

Propos recueillis par THOMAS DOUSTALY et BAPTISTE LIGER Photos GILLES BEAUJARD et SÉBASTIEN DOLIDON

Dans *The End* et *Dernier Roman*, vous vous placez dès l'intitulé dans un registre sombre, avec l'idée de fin, voire de mort. Histoire d'en finir avec une époque ?

GUILLAUME DUSTAN D'abord je ne devrais pas vous répondre après toutes les horreurs que vous m'avez faites. Mais bon, ça fait sept livres que j'écris aussi pour être moi aussi un média parmi les médias, alors... 2002-2003, c'est vrai que ça a été «la fin» à la fois du sida comme drame immédiat et de la génération X en tant que jeune génération. En tout cas, c'est là que j'ai commencé à ne plus me penser comme jeune condamné à mort, mais comme vieux condamné à vivre [...].

DIDIER LESTRADE [...] La mort n'a jamais été au centre de ce que j'écris. Ce qui m'intéresse, c'est le sida, non pas au sens de la fin de vie mais plutôt de ce qui se passe avant. Les activistes, en général, ne sont pas très intéressés par ce qui se passe au moment de mourir, même si c'est intéressant. Ce qui les passionne, c'est ce qu'on peut faire pour empêcher la mort. Dustan et moi, nous nous positionnons avant la mort, mais ce qui justifie les livres de Dustan, c'est tout ce qu'il estime bon de recevoir avant de mourir : la célébrité, le succès, la reconnaissance littéraire, le fric. Je ne me considère pas comme un écrivain, je n'ai pas grandi en me disant : «Je vais gagner un prix littéraire.» Moi, ce qui me motive, c'est ce qu'on peut faire au niveau politique pour réduire l'épidémie, donc la mort. La fin dont je parle dans mon livre, c'est la fin d'une certaine idée de l'homosexualité, à partir du moment où les homosexuels manquent tellement de respect envers eux-mêmes et envers la société qu'ils croient bon de participer à une reprise de l'épidémie en refusant sciemment de se protéger. Pour quelqu'un qui a passé quinze ans de sa vie à combattre le sida, c'est vraiment inacceptable. Et, comme je ne vois pas un sursaut de la part des gays, je suis obligé de me dire qu'ils ont déjà oublié ce qu'était le sida.

Les deux livres traitent principalement des rapports entre homosexualité et liberté. Quelle est la place du sida dans cette relation depuis vingt ans ?

DIDIER LESTRADE Elle est centrale, bien sûr. La liberté, c'est ce qui nous relie à d'autres minorités, à d'autres communautés. La liberté et le sexe, c'est ce qui a nourri la pensée homosexuelle depuis 1969. Mais le sida est arrivé. Et la liberté a alors pris une autre dimension. La prévention, le safe sex, c'est forcément une réduction de cette liberté. Croire qu'on peut baiser sans capote parce que ça rend plus libre, c'est la preuve élémentaire qu'on se moque des autres, que la vie et la santé des autres ne sont pas très importantes. La liberté de baiser sans capote est un leurre parce que c'est quelque chose qui se paye très cher : la culpabilité, la honte, le remords, et tout un faisceau de sentiments que les défenseurs du bareback ne semblent pas prendre en compte [...].

GUILLAUME DUSTAN Celle de la house. Depuis le sida, l'homosexualité vit dans le sida. On l'habite. Le sida c'est la maison. On a envie d'en sortir mais c'est aussi très confortable et puis ça permet d'avoir un destin sacrifié. Les bi, par exemple, en sont sortis en disparaissant. C'est clair que la libération en réalité bisexuelle, qui était en germe dans les années 1970-1983, a été stoppée par l'apparition du sida. Pour ne pas infecter les femmes, il fallait choisir son camp, homo ou hétéro. L'émancipation sexuelle est devenue un piège mortel, physiquement mais aussi

Didier Lestrade
«C'est la fin d'une certaine idée de l'homosexualité, à partir du moment où les homosexuels manquent tellement de respect envers eux-mêmes et envers la société qu'ils croient bon de participer à une reprise de l'épidémie en refusant sciemment de se protéger.»